

La visite

Frédéric Hardel

Numéro 5, 2007

Pilules

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/790ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hardel, F. (2007). La visite. *Biscuit Chinois*, (5), 32–35.



Frédéric Hardel

Frédéric Hardel est un individu abject qui préfère garder l'anonymat, d'où l'utilisation de ce subtil pseudonyme. Parmi ses derniers crimes, il avoue devoir encore 5\$ à sa voisine et s'accuse de ne toujours pas avoir remis à son beau-frère les câbles à *booster* qu'il lui a empruntés l'hiver dernier. Vivant comme un paria, isolé du monde, il ne décroche plus le téléphone ni ne répond à la sonnette de sa porte. C'est après avoir reçu huit coups de sabot derrière la tête de la part d'un baron hollandais fou que Frédéric Hardel a décidé de consacrer sa vie à la littérature.

la visite

— EN TOUT CAS, MON PETIT GARS, j'suis ben content que tu sois venu. C'est pas tous les jours que j'ai d'la visite. Non, monsieur...Tiens, prends donc un bonbon. Allez, allez, prends-en un...

Le vieil homme, dans sa robe de chambre usée, tend un sac de petits bonbons rougeâtres, et poursuit :

— Non, j'ai pas souvent de visite, j'peux te l'dire. Aujourd'hui, les vieux, on les laisse pourrir dans leur coin pis on s'en occupe plus. Y'a du monde pour ça. Les infirmiers, les médecins, les préposés, c'est eux autres ma famille maintenant. Dans le temps, on respectait les vieux, on les gardait à la maison pis on s'en occupait jusqu'à leur mort. Regarde les Chinois, ils font encore ça, pis y sont des milliards. Viens pas me dire qu'on pourrait pas faire ça ici aussi.

L'homme regarde par la fenêtre ; un voile passe sur son regard qui descend doucement vers le plancher. À l'horizon, le soleil baisse lentement lui aussi. On entend les voitures qui passent sur l'autoroute à proximité. La chambre, de grandeur modeste, ne comporte que le nécessaire : un lit, une commode, un petit frigo – sur lequel repose la télé – un fauteuil et une chaise pour les visiteurs. Le vieil homme relève la tête et, se rendant compte de son laisser-aller

mélancolique, reprend sur un ton faussement enjoué :

— Mais bon, j'suis pas mort, pis c'est ça qui compte. Tu sais que c'est pas tout le monde qui peut se vanter de s'être rendu à 88 ans ! Pis j'suis encore en santé, même si j'ai besoin d'un peu d'aide de temps en temps pour aller aux toilettes ou pour me faire mes repas. Regarde, je peux même encore danser le twist !

Excité, le vieillard se lève, esquisse un ou deux pas de danse, passe proche de tomber et se retient sur le lit. Il se rassied et se calme.

— Bon, j'suis plus aussi en forme qu'avant, mais c'est parce que je manque d'entraînement. Pis je sors quasiment plus. Comment veux-tu danser quand tu marches même plus ? Hum... ça me fait penser à une chanson... c'était quoi les paroles, donc ? En tout cas... Ouais, je manque d'entraînement. Mais qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Ma chambre est grande comme ma poche et ici, ils passent leur temps à me bourrer de pilules pour pas que je les déränge. Ça cogne ces petites pilules-là !

Le vieillard se lève et va à la fenêtre. Il tend la main pour fermer le rideau, se ravise et retourne s'asseoir. Au loin, le soleil d'avril décline peu à peu et la chambre est progressivement plongée dans l'obscurité.

— T'es donc ben tranquille, toi ! En tout cas, t'es pas comme ton grand-père ! Moi, quand j'avais ton âge, je voulais tout voir, tout toucher, je courais partout. Mais les jeunes aujourd'hui, vous passez votre temps devant la télévision pis les ordinateurs, c'est pas bon ça. Vous manquez d'énergie. Prends un autre bonbon là, j'en ai plein. Et comment va ta mère ? Tu pourrais lui dire de monter quand elle vient te reconduire ici, plutôt que de t'attendre en bas.

L'homme se lève et retourne à la fenêtre.

— J'la vois, là, dans le parking, en train d'fumer. Elle aurait ben pu monter, me semble. On n'est pas des sauva-

ges. Ouais, ils nous bourrent de pilules ici : des pilules pour ouvrir l'appétit, des pilules pour le cœur, d'autres pour ci, d'autres pour ça. Ça finit plus ! En tout cas, je les prends presque toutes. Y'en a qui me donnent des maux de cœur, c'est effrayant. Celles-là, ben, j'en dispose autrement, comme on peut dire.

L'homme sourit. Au même moment, on cogne doucement à la porte et une infirmière entre dans la chambre sans même attendre de réponse.

— Bonsoir Monsieur Frappier ! Comment ça va ce soir ?

— Ça va bien madame, ça va bien. Comme vous pouvez voir, mon petit-fils est encore venu me rendre visite. C'est pas possible comment ça me fait plaisir. Mais je comprends pas que sa mère monte jamais. Pourtant, on n'est pas en chicane.

— Votre petit-fils ? Monsieur Frappier, y a pers...

Elle se ravise et ajoute :

— Je pense que vous avez pas pris vos antipsychotiques, encore une fois...

— Mes quoi ?

L'infirmière aperçoit le sac avec les petits « bonbons » rouges et comprend. Elle verse un verre d'eau au vieillard, lui tend un comprimé, et met les autres dans sa poche. Le vieillard, à contrecœur, avale le médicament. L'infirmière sort, se disant que les deux nouvelles devraient mieux veiller à ce que les patients prennent leurs médicaments à l'avenir.

Dans sa chambre, le vieil homme reste assis sur son lit, le regard dans le vide. Seul. Complètement seul.